

Jean Marie Vianney  
Rukundo

# Un mal nécessaire





## I

Il faisait déjà noir à l'extérieur, Mama préparait le repas, Bébé pleurait dans le dos de Mama. Le feu s'allumait très mal parce que le bois n'était pas du tout sec, la pluie tombait incessamment. J'essayai de calmer Bébé pour permettre à Mama d'accomplir ses tâches. Avec beaucoup d'inquiétudes, j'adressai une question à Mama.

– Mama ! où est allé Papa ? Voilà qu'il est déjà tard sans qu'il ne soit arrivé ?

– Prends courage ma fille, me répondit Mama, je sais que Papa te manque beaucoup, mais sois persévérante, il va arriver bientôt.

A ces mots de Mama, j'entendis un son à l'extérieur, Mama l'avait entendu en même temps que moi. Le silence régna à l'intérieur de la maison pour pouvoir entendre si c'est réellement Papa qui arrivait. Oui, c'était Papa, mais il se parlait, et même chantait comme si ils étaient à plus d'un. L'air de Mama changea : peu de joie qu'elle avait diminuée. Je le remarquai mais je ne dis mot

pour voir réellement ce qui allait se produire parce que je me dis : « en tout cas il y a pourquoi Mama change d'air dès qu'elle remarque la présence de Papa ». Je tentai de me lancer à l'extérieur pour embrasser Papa mais l'obscurité m'en empêcha.

– Martha ! Martha ! s'écria Papa de l'extérieur, ouvre-moi !

– La porte est grandement ouverte mon mari, répondit Mama.

En entrant, il se cognait contre quoi que ce soit. L'odeur de la bière envahit toute la maison. Mama parla à elle seule : « Malheureuse que je suis, il va me tuer ».

Tout à coup, je compris pourquoi Mama avait changé d'air quand les signes de la présence de Papa s'affichèrent. A mon tour, je fus saisie de crainte et je commençai à pleurer.

– Qu'y'a-t-il Nina, ma fille ? me demanda Papa.

Je ne pus rien répondre à mon père à force de pleurer. Mama se présenta très humblement à Papa pour le saluer.

– Bonsoir mon mari ! Vous êtes le bienvenu !

– Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans tes salutations ? répliqua Papa très méchamment, crois-tu que j'avais soif de te voir ? Continua-t-il.

Mama garda le silence. Seule Bébé parlait.

– Fais taire ta cochonne ! ordonna Papa, je t'ai dit que, ajouta-il, je n'ai pas besoin de ces filles-là. Tu dois enfanter des garçons sinon tu vas regagner ta mère.

A ces mots, je fus saisie d'une colère extrême, je me sentis très furieuse parce que je venais d'apprendre que Papa ne m'aimait pas. Il souhaitait un garçon à ma place. Je fus très gênée de ne plus me sentir aimée.

– C'est vrai Papa ! m'exclamai-je, je viens de découvrir que tu ne m'aimes pas, moi et ma petite sœur. Tu me déçois Papa, poursuivis-je.

C'est ainsi que je décidai d'abandonner le repas du soir.

– Non, ma fille, réagit Papa, je t'aime toujours. Reviens, reviens ma belle, partageons le repas.

Mais je ne voulus pas revenir sur ma décision. Je me dirigeai directement dans la chambre. Arrivée là-bas, je continuai à suivre de près ce qui se passait au tour du feu.

– Allez ! à manger maintenant ! ordonna Papa.

Dès lors, j'entendis le claquement des marmites et des assiettes ce qui voulait dire que Mama s'apprêtait à servir.

– Eeh, cria Papa fort, quel bizarre repas, tu me prends pour qui moi ? Crois-tu que je suis cochon ?

Mama avait préparé des patates douces qu'elle avait cuites à l'eau. Il n'y avait ni huile ni sel.

– C'est ce qu'il y a mon mari, répondit Mama, tu sais qu'il y a un mois que tu ne me donnes pas de l'argent pour acheter ce que tu aimes ; et...

– Tais-toi, interrompit Papa, n'as-tu pas de bras pour labourer la terre ? tu penses que je t'ai amenée pour croiser les bras ?

– Mais mon mari, tu sais que tu ne m’aides plus dans les travaux de ménage, regarde, je m’occupe des enfants, des chèvres, les travaux des champs et encore plus, la terre n’est plus fertile pour un bon rendement, comment veux-tu que tous les besoins soient satisfaits par ma médiocre main d’œuvre ? Tu devrais m’aider mon mari.

– Ne m’appelle plus, mon mari ! dit Papa.

– Comment ça ! s’étonna Mama.

– Aussi longtemps que tu ne voudras pas me donner des garçons, ajouta-il, tu ne seras pas ma femme préférée. Tu sais, il y a bien d’autres femmes qui peuvent me donner des garçons ; encore, elles savent bien préparer un repas copieux. Allez, retire ta maudite assiette !

Du fond du lit, j’entendis le bruit d’assiettes ce qui était au juste un coup de pied que Papa faisait à l’assiette pleine de patates douces. La pauvre nourriture fut versée à terre.

Mama sanglota, Bébé fit de même et à mon tour je versai un océan de larmes sur la pauvre natte au-dessus de laquelle je couchai. A ces pleurs même, le sommeil m’emporta.

## II

Le lendemain, Papa se réveilla un bon matin et se prépara pour partir. Avant son départ, il donna des ordres suivants à Mama :

– Écoute-moi bien Martha.

Mama sauta de son lit pour pouvoir prêter oreille attentive à Papa afin qu’aucun mot ne lui échappât et ne subît par conséquent des sanctions sévères.

– A mon retour à midi, poursuivit Papa, tu auras déjà cultivé et terminé le terrain qui est là, tu vas paître mes chèvres et tu dois me préparer un repas délicieux, autre que celui que tu m’as présenté hier. Ça va ? Si je trouve qu’une de ces tâches n’est pas exécutée, tu verras qui je suis.

– Mais...

– Tais-toi ! interrompit brutalement Papa.

En essayant de deviner, Mama voulait dire que la tâche était si lourde qu’elle ne pourrait pas la remplir. Comme elle était empêchée de s’exprimer, cela voulait dire qu’elle devait faire tel qu’il a été exigé. Ses pleurs augmentèrent mais elle ne voulait pas me montrer

réellement qu'elle pleurait, mais je le remarquai bien ; et moi aussi il me fut impossible de m'en empêcher. Je ne pouvais rien aider ma mère que jouer avec Bébé. Mais cela était grand-chose car quand je la gardais au moins dix minutes, Mama essayait de travailler aussi vite possible.

Cette demi-journée fut très longue pour Mama. Elle travaillait, elle pleurait et parfois elle priait. Elle parlait entre ses dents : « malheureuse que je suis ».

A vrai dire, quoi qu'elle travaillât, elle ne pouvait pas remplir correctement les ordres que Papa lui avait faits. Le terrain qu'elle devait cultiver avait besoin d'au moins sept cultivateurs compétents.

Quant aux chèvres ce n'était pas très grave, il ne s'agissait que d'aller les attacher dans une pâture et d'aller les ramener dès que Papa arrivait. Mais un repas délicieux ! Comment ça ? Papa ne contribuait en aucun cas pour que l'alimentation pût être améliorée. Il ne donnait ni argent ni sa force pour qu'on pût manger convenablement. Ça m'étonnait beaucoup. Je me demandais comment un Papa voulait consommer sans qu'il ait voulu produire ! Alors que j'étais encore à bas âge, je croyais que le boulot d'un Papa est de partir le matin pour revenir midi ou le soir en rugissant. Je croyais que toutes les familles du monde vivaient de la sorte. Je croyais que toutes les femmes du monde souffraient de la même manière que Mama, je croyais également que mon avenir est la souffrance comme celle de Mama.



Midi approché, Mama rentra des champs pour préparer le « repas délicieux ». Elle commença à deviner ce qu'elle allait préparer. Véridiquement, il n'y avait que les patates douces ; rien que ça sauf si elle voulait chercher les feuilles de manioc. Parfois, les feuilles de manioc sans huile ni sel c'est le pire. Elle devait inévitablement cuire les patates douces. Mama faisait chaque fois des soupirs, signe de véritables douleurs morales. J'essayai de lui parler tendrement sachant que je la soulageais mais réellement je l'affligeais de plus par de petites questions que je lui posais.

– Alors Mama, demandai-je, est-ce que Papa ne va pas être plus dur qu'auparavant quand il arrive ?

– Non, ma fille, me consola-t-elle, ne t'en fais pas je suis ici pour toi.

– Mais non Mama, repris-je, tu n'as pas été ponctuelle, il va te battre ?

– Non, prends courage ma fille, il va changer et Papa nous aime.

– Mama, ajoutai-je, il fallait enfanter un garçon, parce que je crois, si tu allais donner un garçon à ma place, tu n'aurais pas à souffrir.

Les yeux de Mama furent remplis de larmes, elle me toucha légèrement et me dit :

– Loin de là ma belle, je t'aime ma chienne, tu me plais Nina, ne t'inquiète pas, je t'assure que personne ne prendra ta place.

Tout à coup, j'entendis la voix de Papa. Il passa d'abord dans les champs pour voir si le travail était

achevé. A cet instant, le visage de Mama s'obscurcit, elle répéta encore la phrase « malheureuse que je suis ». Je fus émue d'une très grande compassion et je commençai à penser à comment Mama allait se défendre et comment elle allait subir des punitions amères. Un sentiment me poussa et je me mis à genou devant Papa et lui dis :

– Excuse-nous Papa, Mama n'a pas pu être ponctuelle, mais excuse-nous, demain tu trouveras le travail bien fait.

Au lieu de tenir compte de mes paroles, il s'avança vers Mama pour la fouetter. Et moi, je me déplaçai sur mes genoux, me mis encore devant lui et repris :

– S'il vous plaît Papa, ne la frappe pas, je t'en prie. Une autre chose Papa, Mama n'a rien ajouté par rapport à ce qu'elle avait préparé hier.

Perturbé par mes supplications, il jeta son bâton par terre avec une très grande colère et s'en alla après avoir dit à Mama :

– Tu crois que tu as eu un bouclier, on verra quand je reviens le soir.

Mama fit un profond soupir et me dit :

– Tu me sauves ma belle.

Un constant : Papa avait résolu de battre Mama malgré tout. Quoiqu'elle fit, il devait le faire. Le travail irréalisable ne devait servir que de prétexte.

### III

Qu'est-ce qui va se produire le soir ? Me demandai-je. Ce qui était vrai est que Mama faisait de tout son mieux pour faire ce qu'elle devait faire. Une autre réalité était qu'elle ne pouvait pas faire ce qui n'était pas faisable.

Malgré cela, Mama continua à montrer son sang-froid. Mais je la voyais souvent se perdre dans ses pensées, peut-être de désespoir. Elle chanta une romance que j'entendis pour la toute première fois, il se pourrait qu'elle-même la composait sur place. Elle la chanta à plusieurs reprises jusqu'à ce que je l'enregistrasse dans ma mémoire. Je chantais en même temps qu'elle. Mais la chanson me provoquait le pleurer parce que je sentais que la chanson m'était adressée.

*La malheureuse ce n'est pas moi ;*

*La bienheureuse c'est toi ;*

*Une fille, heureuse ;*

*Une femme, peureuse.*

*Une femme, un garçon ;  
Je t'aime ;  
Une femme, une fille ;  
Tu m'aimes.  
Ferais-je ce que je puis ;  
Ou ce qu'il y a ;  
Un repas bien cuit ;  
Ou ce qu'il y a ?  
Ma fille, mon bouclier ;  
Ma fille son obstacle ;  
Ma conseillère singulière ;  
Son danger miracle.  
Je suis devenue la malheureuse ;  
Toi aussi ma fille heureuse ;  
La douleur pèse sur moi ma fille ;  
Le bonheur sur toi ma fille.*

A cette chanson très élégiaque, je fus émue d'angoisse et mon cœur battit fort. Je commençai à réfléchir au sujet de Papa. Je me demandai pourquoi il agissait de la sorte. La haine contre Papa germa dans mon cœur. Mais réellement je ne voyais pas de solution. Je me demandais s'il fallait quitter la maison pour vivre toute seule mais je sentais que je ne pouvais pas vivre loin de Mama ; encore plus je n'avais pas où aller.

La situation devint de plus en plus grave. Mama se rappela du rendez-vous que Papa lui avait fixé. Le soir était proche et ne tardait pas à venir. Elle se lamenta, regretta d'avoir épousé Papa en ces termes :

j'ai épousé un homme que j'aimais tant. Au cours des fiançailles, il me semblait très favorable parce qu'il ne voulait pas me découvrir ce qui était en son for intérieur. Il me parlait très doucement, des mots succulents constituant le champ lexical de l'amour.

Je n'ai joui de son amour que pendant les premiers jours de notre mariage. Je ne sais pas comment le changement est venu, je me suis retrouvée dans cette situation malheureuse. Je croyais qu'avoir des enfants serait un des piliers de notre amour mais le contraire s'est produit.

En écoutant attentivement les regrets de Mama, le sommeil m'emporta et dormis à côté du feu. Papa arriva à mon insu et je fus réveillée par des cris amers de Mama. Papa était en train de la battre atrocement. Mama essaya de se sauver mais en vain. Il la fouetta un peu partout au point de la blesser grièvement. Il la battait en disant : « tu ne trouveras la paix que quand tu voudras rejoindre ta mère ».

Le sang versa au niveau de la tête, des jambes et des bras. Mama ne pouvait plus pleurer. Je pleurais plus fort que Mama mais mes cris ne pouvaient en aucun cas changer le comportement de Papa. Totalement épuisée, inapte pour se battre, Mama coucha par terre et fit le silence. L'air remonta de mes poumons et m'empêcha de respirer.

Je faillis de mourir asphyxiée. Un sentiment très violent m'encombra et j'explosai des mots presque grossiers à l'endroit de Papa.

– Meurtrier, sauvage, barbare, impitoyable. Insensé, désorienté, bizarre, inconscient. Crois-tu qu'il y aura une certaine récompense pour des malfaiteurs comme toi ? Nul ne recevra un prix pour ses gaffes. Tu ne te soucies de rien, ô homme de mauvais sens. Tu n'es pas digne du respect, l'honneur non plus.

Je me limitai à ces mots non pas parce que je n'en avais pas assez mais de peur de réveiller le volcan qui dormait. J'eus l'idée de secourir Mama mais sans succès. Au fait je devais aller chez les voisins pour demander une aide mais l'obscurité ne me le permettait. Je me précipitai vers le lieu où Mama dormait pour voir si elle était encore en vie. Elle vivait encore ; son cœur battait mais très vite. La mort était éventuelle. Elle pourrait sans doute l'emporter si une chose n'est faite. J'ai dû sacrifier ma vie pour aller, malgré l'obscurité, chez les voisins pour annoncer la mauvaise nouvelle et leur demander de la transporter à l'hôpital. Ils ne tardèrent pas à venir pour secourir Mama. Ils trouvèrent Papa, endormis dans son lit, à côté de Bébé, étant à l'aise.

Plaçant Mama sur la civière, ils la transportèrent à l'hôpital. Je restais à la maison parce qu'il m'était tellement difficile de me déplacer au cours d'une nuit sans étoile.

Cette fois, c'est mon tour. Je reste avec Papa et il n'a pas moyen d'échapper. Je n'étais pas à l'aise car l'absence de Mama me marquait. Je commençais à réfléchir « est-ce moi qui dois travailler à la place de

Mama ? Dois-je préparer un repas délicieux ? garder les chèvres revient à moi ? cultiver devient ma tâche ? »

A cette multitude de questions, je vis Papa quelque part, il semblait un peu mécontent. Je vis qu'il était enfermé dans des pensées profondes. Il semblait vouloir partir mais quelque chose l'en empêchait. Il regardait à gauche, à droite, l'entourage de la maison. Il entrait, il sortait, il s'asseyait, il se mettait debout,..... il était vraiment gêné de rester à la maison une dizaine de minutes.

Cependant comme la situation d'alors était inévitable, il devait endurer. Il m'appela et me demanda : peux-tu m'indiquer où se trouve la houe, ma fille ? Comme je ne le savais pas moi aussi, je répondis négativement. Qui cherche trouve. Il prit la houe et un panier, alla dans les champs pour chercher ce qu'on pourrait mettre sous la dent. Il revint avec les patates douces. Il vérifia le flacon qui devait contenir l'huile et il le trouva sec, il y avait très longtemps. Il en était de même pour le sel.

Un voisin qui était parmi ceux qui avait transporté Mama vers l'hôpital arriva. C'était dans le but de nous rapporter la situation sanitaire de Mama.

– Monsieur, dit-il, le médecin a prescrit à ta femme une hospitalisation de dix jours. De mon côté, j'ai fait ce que je devais faire, le reste revient à toi, tu t'en chargeras.

Après le départ de ce rapporteur du message,

Papa me présenta une nourriture pareille à celle que Mama me présentait chaque fois.

– Papa, lui demandais-je, depuis quand tu as aimé une nourriture qui n'est pas délicieuse ? ou bien Mama prépare mal que toi ?

– Shut ! tais-toi ! m'opprima-t-il à cause de cette question provocatrice.

Le lendemain, Papa reçut une lettre de la part de Mama. Il la lit un peu expressivement de telle sorte que je pouvais entendre le contenu.

*Cher époux,*

*Bonjour ! Comment êtes-vous là ? Est-ce que Nina va bien ? En ce qui me concerne, je souffre mais je suis hospitalisée, j'espère que je vais guérir bientôt.*

*Toutefois, il y a ce qui ne va pas. Voilà que je n'ai pas encore mangé depuis hier, prière de m'apporter à manger et les frais des soins médicaux.*

*Embrasse Nina à ma place, bien à vous.*

Très fâché et désespéré, Papa déchira la lettre comme si il déchirait l'affaire. Mais cela ne l'empêchait pas de rester sans réaction exceptée d'être gêné par le fait de rester à la maison. Au fait il ne pouvait pas oser, à mon âge, me laisser seule à la maison. La société allait le condamner.

Pendant cette période, je souffrais beaucoup de l'absence de Mama. Encore plus, je réfléchissais sur la vie aussi mauvaise que Mama menait à l'hôpital. Elle n'avait rien à manger d'autant plus qu'elle ne souffrait pas de la malaria pour manquer d'appétit. Elle ne



mangeait peut-être que quand les autres patients aient compassion d'elle.

Cinq jours après, l'information sur la manière dont Mama était traitée à l'hôpital parvint au chef de la colline. Celui-ci à son tour réagit efficacement en faveur de Mama. Un bon matin, il frappa à la porte et Papa se réveilla, je le suivis ayant l'idée que ça serait Mama qui arrivait.

Très furieux, le chef de la colline s'adressa à Papa sans même l'avoir salué :

– Mathias, homme de peu de foi, comment oses-tu délaisser ta femme à l'hôpital sans la prendre en charge ? as-tu du cœur ? quelle sauvagerie ?

Je fixais mon regard, par rapide permutation, sur les deux pour voir la réaction de l'un et de l'autre et je me rendis compte que la fureur couvrait le visage du chef tandis que Papa mourait de honte.

– Avant que midi n'arrive, continua le chef, tu devras avoir déjà présenté de la nourriture à ta femme avec les frais de soins. Sinon tu verras la suite !

Papa n'osa dire un mot au chef. Celui-ci partit ; Papa commença à se lamenter.

– Voyez-vous combien cette femme maudite commence à m'apporter des problèmes ? Où vais-je trouver de l'argent pour pallier cette affaire ? est-ce que je vais lui apporter une nourriture semblable à celle des cochons ? Où va rester Nina ?

## IV

De crainte d'être sévèrement sanctionné par le chef, Papa prépara un repas autre que celui-là. Après il demanda à mon voisin de veiller sur l'enclos jusqu'à ce qu'on fût revenu de l'hôpital. Une casserole sur la tête, Papa tint ma main et on se dirigea vers l'hôpital. Arrivés là-bas, comme elles étaient avides de manger sur la part de Mama, toutes les patientes et gardes s'assemblèrent autour de la casserole que Papa apportait.

Je sautai sur Mama et l'embrassai très chaleureusement pendant quelques minutes.

– Comment vas-tu ma fille ?

Mama et moi pleurâmes. Je me reposais dans ses bras.

– Comment vas-tu Mama ? et les blessures ?

– Ça commence à marcher ma chérie, ne t'en fais pas, bientôt je suis avec toi à la maison.

Comme toutes ces femmes pressaient Mama de leur donner sur cette nourriture, elle me pria de la

lâcher. Dès que Mama enlevait le couvercle de la casserole, tout le monde éclata de rire.

– Oh, une nourriture blanche comme la neige !

Un vacarme assourdissant inonda la salle. Elles se demandaient de quelle sorte d'homme il s'agissait. Elles ne parvenaient pas à comprendre. Certaines d'entre elles riaient, d'autres faillirent pleurer.

Comme Mama leur avaient déjà parlé de sa situation, elles réalisèrent que Mama vivait très misérablement. Elles se disaient que, normalement, une patiente devait manger convenablement, une ration riche pour pouvoir récupérer ce que la maladie aurait emporté et plus particulièrement Mama qui avait perdu une bonne quantité de sang lors de la sanction.

Papa les regarda avec mépris, Mama regarda les femmes ensuite Papa. Mais pour ne pas montrer à Papa qu'elle avait méprisé sa nourriture, elle mangea. Ce n'était pas étranger pour elle de manger sur un repas pareil. Une des femmes qui paraissaient un peu vieille et sage, rompit le silence bien sûr pour ne pas parler au vent mais pour contribuer. Elle parla très poliment à Papa.

– Monsieur, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez beaucoup tardé à venir voir votre femme alors qu'elle souffrait beaucoup de blessures et de la faim. Encore ce que vous apportez aujourd'hui n'est pas du tout avantageux, elle a besoin d'un aliment riche pour qu'elle puisse reprendre la forme.